

LA PETITE ANNETTE

Version bourguignonne

Il y avait une fois une jeune fille qui avait perdu sa mère à l'âge de quinze ans, et son père s'était remarié l'année suivante avec une veuve qui avait trois filles. Celles-ci restaient sans rien faire à la maison, tandis que la petite Annette passait toute la journée dehors, à garder les moutons ; et le soir, à son retour, au lieu de lui laisser un instant de repos, on l'envoyait laver la vaisselle, quoique ce ne fût pas elle qui l'eût salie : car elle ne mangeait jamais dans une assiette. On lui mettait chaque matin un petit croûton dans sa poche, afin qu'elle prît ses repas dans les champs, sans rentrer à la maison. Ce n'était pas gros ce que sa belle-mère coupait dans la miche : aussi la pauvre fille souffrait-elle souvent la faim.

Un jour, après avoir mangé sa pauvre pitance et bu de l'eau du ruisseau, qu'elle avait puisée dans la paume de sa main, la petite bergère se mit à songer à la vie triste qu'elle menait maintenant.

— C'était bien différent au temps de ma mère : elle ne me laissait souffrir, elle, ni la faim ni le froid, et puis elle m'aimait et me caressait tant !

Elle pleura à ce souvenir ; mais, pendant qu'elle était toute en larmes, elle vit une belle dame toute resplendissante de grâce et de bonté. C'était la Sainte-Vierge.

— Qu'as-tu donc, ma pauvre enfant ?

— Hélas ! Madame, c'est que je pleure en songeant à ma bonne mère.

— Je sais que tu as beaucoup perdu en la perdant, et tu n'es pas heureuse ; mais prends patience, je veille sur toi, et je veux adoucir ton sort. Pour commencer, voici une baguette, dont tu n'auras qu'à frapper légèrement ton mouton noir, toutes les /ois que tu auras faim.

Et la Sainte-Vierge disparut, sans laisser à sa protégée le temps de la remercier. Celle-ci ne tarda pas à éprouver la vertu de la baguette ; elle en toucha le mouton noir : aussitôt une table servie se dressa devant elle ; il n'y avait qu' à choisir ; elle mangea à son appétit et n'oublia pas non plus son chien fidèle, qui l'aidait si bien à garder le troupeau. Et à l'avenir, cela se répéta tous les jours ; elle n'avait qu'a vouloir pour être à l'instant mieux servie que le roi. Aussi, de faible et maigre qu'elle était, elle devint si grasse et bien 'portante, qu'elle était luisante d'embonpoint. La belle-mère, qui la tenait toujours au même régime, s'étonnait de la voir engraisser à vue d'oeil. Elle eut un soupçon qu'il y avait là-dessous quelque chose d'extraordinaire.

-- Marie, mon aînée, dit-elle, tu vas aller aux champs avec la pastourelle, et tu regarderas bien ce qu'elle mange afin de me le rapporter exactement ; seulement, ne fais semblant de rien, et ne lui laisse pas deviner pourquoi je t'envoie.

Marie partit avec Annette, qui la traita mieux qu'elle n'en était traitée à la maison ; elle, lui tressa un petit panier d'osier et lui fit un joli bouquet de fleurs sauvages. Mais la fille de la veuve n'était pas habituée à trotter par les champs ; elle fut bientôt lassée et s'assit sur une touffe d'herbe.

— Viens t'asseoir près de moi et t'appuyer la tête sur mes genoux, pendant que je te coifferai, lui dit Annette.

Elle se doutait bien que l'enfant était envoyée pour espionner ; aussi, tout en la peignant, se mit-elle à chantonner : Endors-toi d'un oeil, endors-toi de deux yeux ; endors-toi d'un oeil, endors-toi de deux. Si bien que Marie finit par s'assoupir. La bergeronnette profita de cet instant pour prendre 'son repas, et elle se restaura bien sans que l'autre s'en aperçut.

— Eh bien, Marie, demanda la marâtre au retour de sa fille, peux-tu me dire ce qu'Annette mange, qu'elle est si fraîche ?

— Je vous assure, maman, je ne lui ai rien vu manger que son pain sec, ni boire que de l'eau de source.

— Va te coucher, toi, tu n'es qu'une paresseuse ; ta soeur sera plus vigilante que toi. Fanchette, écoute ici : demain tu te lèveras de bon matin et tu iras avec Annette, pour observer ce qu'elle fait et me dire ce qu'elle mange.

— Oui, maman, je me tiendrai prête.

Mais il en fut de celle-ci comme de l'autre : elle s'endormit et ne vit rien du tout. La mère la gourmanda bien fort.

— Je gage qu'elles se sont endormies, les fainéantes ; mais il n'en sera plus de même cette fois. Lise, ma Bichette, qu'on vienne vers sa maman ; demain tu iras aux champs avec Annette ; si tu es fatiguée, dors d'un oeil ou de deux, mais aie bien soin de tenir ouvert celui que je vais te placer derrière la tête. Gare à toi, si tu ne fais pas bien ma commission !

Lise promit d'être vigilante ; quand elle fut lassée de courir, elle appuya la tête sur le giron d'Annette, qui chantonna, comme les autres fois : Endors-toi d'un oeil, endors-toi de deux ; mais elle ignorait qu'il y en eût un troisième : ce dernier resta ouvert et vit comment Annette s'y prenait, pour se faire servir une table couverte de toutes sortes de bonnes choses. Lise ne manqua pas de faire son rapport.

— Ah ! maman ! Il ne faut pas s'étonner que la pastourelle soit si grasse, elle vit mieux que nous ! Figurez-vous que son mouton noir lui sert toutes les friandises qu'on peut imaginer.

La marâtre, jalouse de l'avantage dont jouissait la pauvre fille, résolut de l'en priver. Elle se coucha et fit semblant d'être malade.

— Je crois que je vais mourir, dit-elle à son mari ; mais je sais bien ce qu'il faudrait pour me guérir.

— Dis vite, dis vite, ma pauvre femme, on te le procurera.

— Je voudrais manger du mouton noir.

— Ce n'est que ça ; il est facile de passer ton envie ! Le mouton noir ne vaut pas mieux qu'un blanc ; je vais le saigner.

Et pendant qu'il aiguisait son grand couteau, la petite Annette, qui avait tout entendu, se glissa dehors et de là dans la bergerie.

— Monton noir, mon mouton, il faut nous sauver : voilà qu'on veut te tuer !

— Oh ! n'aie pas peur, va ; laisse-moi tuer, je le veux ; seulement, tu feras en sorte d'avoir mon foie et tu l'enterreras dans le jardin.

La petite Annette pleura beaucoup ; mais il n'y avait pas moyen de faire autrement : il fallut qu'elle laissât tuer son bon mouton noir. La belle-mère s'en régala avec ses filles ; elle n'était plus malade, maintenant qu'elle croyait avoir fait du chagrin à son souffre-douleur ! Elle se fit un malin plaisir de lui faire manger du mouton noir, mais elle n'aurait pas voulu lui donner un bon morceau.

— Tiens, voilà le foie, lui dit-elle, c'est assez bon pour toi !

La petite Annette ne demandait pas autre chose. Elle fit ce qui lui avait été prescrit, et dans l'endroit où fut enterré le foie, il crût un arbre si haut, qu'on ne pouvait atteindre les branches avec la plus longue échelle, et si lisse que personne ne pouvait grimper jusqu'à moitié du tronc. Les beaux fruits qu'il rapportait reluisaient bien au ventre de tout un chacun, mais il fallait se contenter de la vue. La petite Annette était la seule qui pût en cueillir, car les branches s'abaissaient pour elle et jamais pour les autres.

Un jour que le fils du roi passait par là, il vit les beaux fruits et ils lui semblèrent si appétissants, que l'eau lui en venait à la bouche ; mais personne ne put lui en cueillir ; il avait pourtant si grand'envie d'en goûter qu'il promit d'épouser une des filles de celui qui lui en procurerait. Chaque père, chaque mère voulut tenter l'aventure ; les filles même se mirent de la partie ; mais, psit, il n'y eut personne qui pût réussir.

La belle-mère d'Annette, qui était ambitieuse pour ses filles, crut qu'elle serait plus adroite que tous les autres. Elle fit faire une longue échelle, qu'elle dressa contre le pied de l'arbre ; mais il s'en fallait de quelques pieds que l'échelle fût assez grande pour toucher les branches les plus basses. Quand la marâtre fut au dernier bourgeon, et qu'elle se dressa sur la pointe de ses pieds pour atteindre un fruit, qui pendait au-dessus de sa tête, elle perdit l'équilibre, tomba à l'avalée, et se cassa le cou, de sorte qu'il ne fut plus question d'elle et de sa méchanceté.

Cet accident dégoûta tous les ambitieux : on ne voulut plus essayer de monter ou de grimper sur l'arbre : cependant le prince se consumait d'envie et on croyait qu'il en mourrait. Mais la petite Annette daigna avoir pitié de lui : elle n'eut qu'à s'approcher de son arbre, et aussitôt les branches s'abaissèrent, s'abaissèrent jusqu'à ce qu'elles fussent à la portée de la main. Elle cueillit un bon panier de fruits qu'elle porta au malade. On devine bien ce que lui valut ce

précieux cadeau : elle devint la femme du prince et vécut heureuse avec lui jusqu'à la fin de ses jours. — C'est tout.

BEAUVOIS, Bourgogne, 239-247.